

# Le Louisianais.

L. S. U.  
Library  
Baton Rouge  
La.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XVI.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 29 NOVEMBRE 1879.

NO. 4.

Le Louisianais.  
JOURNAL OFFICIEL

— DE LA —

Paroisse St. Jacques.

PUBLIÉ CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENFIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:  
\$5.00 PAR ANNEE.  
PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00  
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.  
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nonville-Orléans.—A. G. Romain, Tchou  
Pitoulas St. No. 15.  
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville  
Assomption et Ascension.—Just Combes,  
Donaldsonville.  
Lafayette, Attakapas.—Edouard E. Mon-  
ton.  
Nouvelle-Orléans.—Charles Clère.  
Vacherie.—Morris Feitel.

BISMARCK BRASSE.

I.

Nous lisons la semaine dernière la dépêche télégraphique suivante, venant de Londres:

"Un télégramme de Rome confirme l'entente entre le Vatican et l'Allemagne. Mgr. Jacobini, nonce du pape à Munich, doit aller rendre visite à Bismarck, qui a fait d'importantes concessions au Saint-Siège."

Les catholiques du monde entier doivent être assurément heureux de cette bonne nouvelle. A leurs yeux et au nom de leur foi, il n'était pas bon qu'un pouvoir temporel, comme celui de l'empereur d'Allemagne, se servît par un homme comme Bismarck, l'ennemi déclaré de la papauté, d'un pouvoir spirituel qui siège au Vatican.

Bismarck, dans leur pensée, ne pouvait avoir raison. Il opprimait l'Eglise et les catholiques d'Allemagne. Il forçait le clergé à s'humilier devant le pouvoir temporel et le mettait au niveau d'un protestantisme national. On sait même que plus d'un évêque fut molesté et que plus d'un évêque fut prosaïque. Que s'il n'est pas tout à fait convenable de dire que la persécution fut impitoyable et sanglante, on est cependant autorisé à penser que le ministre de Guillaume usa et abusa du pouvoir contre un clergé paisible, tranquille et honorable.

Les catholiques peuvent donc se réjouir de la bonne nouvelle ci-dessus annoncée. Car la paix vaut mieux que la guerre, et nous savons que l'empire d'Allemagne compte plus de seize millions de catholiques romains. Et n'était-il pas singulièrement étrange qu'on trouvât au Reichstag, parmi des nationaux, des libéraux, des républicains et des socialistes, un énorme groupe politique portant le nom de groupe ultramontain? Cela ressemblait presque à une patrie dans la patrie, et si l'une des deux s'inspirait à Berlin, l'autre s'inspirait ailleurs. Il y avait là un danger très sérieux, et il n'était pas nécessaire de posséder la supériorité d'esprit d'un homme d'Etat comme Bismarck pour le voir.

Cela, comme on dit vulgairement, sautait aux yeux. Les débats au Parlement ne le disent pas moins que les élections elles-mêmes. Il fallait au chef de l'Etat, en présence des ennemis intérieurs ou des amis passionnés, ayant les ultramontains à droite et les révolutionnaires à gauche, un esprit singulièrement fort, simple et délié. Que d'expédients! Que de combinaisons! Mais que de dangers! Et l'homme d'Etat le plus habile s'usa à cette vie. Quant à la paix publique, elle n'était pas réelle. Si on même, étant donné le despotisme ou le militarisme d'en haut, si les agitations ne peuvent point devenir des révolutions? Mais on parti ultramontain, dans un empire comme dans une république, représentant un tiers de la population et représenté par un tiers du Parlement, peut inquiéter un homme comme Bismarck lui-même et lui prouver qu'une chancellerie d'empire est loin d'être une sinécure. Il faut compter avec lui, et ce ne sont assurément pas les bâtonnettes qui peuvent avoir raison de lui.

II.

Bismarck a donc fait sa paix avec le Vatican.

Est-ce à dire que le comte de fer, repentant et soumis, ait incliné sa tête allemande et protestante devant le catholicisme du Saint-Siège et la souveraine et religieuse autorité du Vatican? Non. Bismarck ne s'est point converti, et rien, même les concessions qu'il a dû faire, ne prouve qu'il ait l'intention de se convertir. Né dans le protestantisme, passant par la libre pensée du gymnase et de l'école, ayant ensuite la religion de tous les ambassadeurs, il possédait maintenant l'athéisme de tous les gouvernements. Mais il sait bien que le protestantisme est autant que possible la religion allemande et nationale; et il y tient à ce titre. A part cela, et sans calculer cet homme de la force priant le droit, on peut avancer que Bismarck appartient à l'école des matérialistes modernes. En mettant la force au-dessus du droit, en faisant de ce principe la règle de sa conduite et de son gouvernement, ne l'a-t-il pas brutalement et matériellement démontré, et si les religions sont des moyens aux mains des hommes, pourquoi ne s'en servirait-il pas lui-même comme de moyens de gouvernement et de politique? Mais, à coup sûr, il n'a point de fraîche, naïve et pieuses tendresses de catechumène. C'est un vieux mécréant de la doctrine de Faust. Les prêtres, les évêques et les hauts prélats sont de simples mortels à ses yeux. Et disons que presque tous les souverains modernes sont comme lui, même Guillaume, son maître, un vieux franc-maçon moitié mystique et moitié soldat. Frédéric II, l'ami de Voltaire, rirait en voyant cela. Il n'y a plus guère aujourd'hui que le comte de Chambord dont on ne puisse suspecter la foi et la bonne foi. Mais le comte de Chambord n'est que prétendant. Pour les empereurs de Russie et d'Autriche, le sultan de Constantinople, les rois d'Italie, d'Espagne, de Belgique, de Hollande et d'ailleurs, ils sont tous plus ou moins libres penseurs et philosophes. Ne condamnons donc pas les peuples pour cette matière, et si l'excommunication est juste, c'est plutôt quand elle frappe une fête corrompue que lorsqu'elle frappe un pauvre diable de maître d'école ou de bourgeois qui fait l'esprit fort. Mais les têtes corrompues et princières font des concessions sur le dos de leurs sujets.

Ainsi a fait Bismarck. Mais quelles concessions? Nous ne les connaissons point en core, mais elles doivent être d'une valeur certaine. Celui qui dit non *passimus*, dans le sens de non *colonus*, ne donne pas la paix sans qu'on lui ait mérité. Il lui faut des gages et des arrhes. N'est-il pas évident qu'il connaît la mauvaise foi des hommes, des princes, des diplomates et des rois. On trompe facilement Rome, et le nonce Jacobini, italien comme son nom le dit, est aussi malin que le grand chancelier d'Allemagne. Permettez-nous aussi de déclarer, pour être agréable à certaines gens, que la diplomatie romaine s'exerce au moins de toute la grandeur d'une sainte cause et de toute la divinité d'une religion véritable.

III.

On dira peut-être: Bismarck a eu peur.

Mais il est quelquefois bon d'avoir peur, et la peur vous conduit à la prudence, à la précaution et aux sages mesures. Nous ne parlons pas, bien entendu, de la peur bête et de la peur qui paralyse. Bismarck ne connaît pas celle-là. Il sait aussi qu'il est des moments que l'on ne peut traiter avec violence, qu'il convient plutôt de leur faire les concessions raisonnables et demandées, et que l'homme d'Etat véritable est celui qui transforme ses adversaires en alliés. Le tout est de donner le moins possible et de ne pas céder en tout; car quelquefois, emporté ou républicain, donnerait tout ou céderait tout, par peur ou par faiblesse, tombant dans le discrédit et dans le mépris.

Est-ce que Bismarck, par hasard, pour avoir sa paix avec le Vatican, serait disposé à signer avec lui une espèce de Concordat à peu près semblable à celui que Napoléon Ier signa au commencement de ce siècle? Ce n'est guère probable. Les temps sont un peu changés, l'Allemagne n'est pas la France, et le catholicisme ne peut pas être une religion d'Etat pour l'Allemagne. Et cependant ce doit être un Concordat quelconque? Les promesses en l'air ne suffiraient rien, et Rome connaît le proverbe: *Donnant, donnant*. Autrement, comment garantir sans un Concordat quelconque les libertés et les immunités auxquelles a droit le clergé catholique allemand et que seize millions de sujets catholiques réclament avec plus ou moins de

justice? Nous saurons bientôt cela. Il y a d'excellentes raisons pour croire que le prince Bismarck est encore plus pressé que le nonce Jacobini. Cependant si Bismarck n'était pas prince, chancelier d'un empire despotique, et s'il pouvait croire à autre chose qu'à la ruse et à la force, il verrait qu'un Concordat entre l'Etat et l'Eglise n'est pas une solution vraie de nos jours, et durable. La France en est un exemple. Le lien concordataire qui unit en France l'Eglise et l'Etat, si réparateur en apparence et si logique au lendemain d'un immense bouleversement social et religieux, est devenu une chaîne pour l'un et un fardeau pour l'autre. Comme nombre de mariages de raison et d'intérêt, il a en les premiers jours convenables, honnêtes et sincères; mais les jours suivants ont été ceux de la grognerie, de l'antipathie, de la tromperie et de l'adultère. Voyez ce qui se passe actuellement en France, et dites. Car si l'Etat rappelle l'Eglise aux termes du Concordat, se voit obligé de lui dire qu'elle est servante dans une certaine mesure de soumission et de respect, puis l'Etat, après tout, paie et nourrit l'Eglise qui a cessé d'être gallicane, qu'est-ce plus prosaïque comme à la fin du siècle dernier, qui s'est refaite dans ses cadres, sa hiérarchie et sa puissance, se sent mortifiée, s'indigne, et à la persécution, fait de la politique, trouble les consciences et agit le pays.

Notez bien que nous ne l'en blâmons pas complètement. On lui a fait une situation qui lui déplait, qui est incompatible avec sa dignité et son esprit, qui humilie son caractère; et elle proteste.

C'est elle-même, demain, qui demandera l'abolition du Concordat.

IV.

Mais le prince Bismarck n'est pas l'homme d'Etat de la liberté, et ses solutions gouvernementales doivent aboutir au pouvoir d'un seul. L'armée, l'administration, la magistrature, le parlement et le clergé lui-même appartiennent au Kaiser ou empereur. Quant au peuple, reconnu dans quelques libertés peu coûteuses, satisfait dans quelques besoins grossiers, protégé dans une certaine mesure, il aura la soumission, l'obéissance et le respect.

Mais cela est dangereux, même en Allemagne, et surtout en Allemagne. Car l'Allemagne, pour n'être point un pays d'impulsion vive et d'ardent enthousiasme, pense et croise sa pensée. Elle va volontiers au fond des choses. Et quand elle aura été au fond des empires et des empires, ayant trouvé cela peu grand, point utile et mauvais. Dieu sait ce qu'elle fera. Elle a déjà essayé. Saisons aussi que le paupérisme, cette cause première du socialisme, est naturellement révolutionnaire. Quant à la démocratie, pensez bien quelle trouvera et prendra sa place aussi bien en Allemagne qu'ailleurs, et que s'il est permis d'en retarder l'avènement par la force, la force ne saurait l'empêcher indéfiniment. Disons même que cette force en précipite quelquefois l'avènement et le rend toujours plus douloureux. Il faut être aveugle pour ne pas le voir, comme aussi naïf pour ne pas comprendre que la fin de ce siècle, après avoir emporté les empires et les royaumes du vieux monde, donnera la démocratie et la république à tous les Etats de la vieille Europe. Seulement les souverains se disent, comme Louis XV: *Après nous le déluge*.

Tout cela est fort longuement causé, si cela est causé; mais nous n'avons pas encore donné la véritable raison qui a forcé Bismarck à mettre la main de l'Allemagne dans la main du Vatican, ou mieux, comme on dirait aux Etats-Unis à propos des Indiens, engagé Bismarck et Léon XIII à fumer ensemble le calumet de paix.

Car si Bismarck, après avoir refusé hier, concède aujourd'hui, c'est que quelque chose d'étrange lui est passé par l'esprit, quelque chose de nouveau. Sans une nouvelle pensée, sans un nouveau projet, sans un besoin pressant de paix avec Rome, l'indifférent et rude chancelier n'aurait pas ses gros yeux féroces pour parler à Léon XIII et à son nonce Jacobini. Vivant en paix, n'ayant rien à craindre des autres, à-t-il besoin de l'appui ou du concours du Vatican pour régler en Allemagne certaines difficultés ecclésiastiques et mettre à la raison quelques prêtres turbulents? La grande querelle des Investitures est passée, et le grand pape Grégoire VII, depuis 794 ans, dort silencieusement dans sa tombe, attendant qu'un pape moderne canonise en lui la volonté, l'autorité et la puissance théocratique de Rome. Car Grégoire VII, à Canossa, vit l'empereur d'Allemagne Henri IV nu-pieds, la corde au cou, agenouillé devant lui et demandant pardon au fier pontife. Et ce fut un solennel moment dans la

justice de l'Eglise. Car les empereurs comme Henri IV, à ces temps et dans ces siècles, pesaient sur la conscience des hommes et des peuples de tout le poids d'un abominable et monstrueux despotisme.

Mais que veut ce gredin de Bismarck?

Car lorsque de tels hommes font des aménités ou des concessions à quelqu'un, c'est qu'ils méditent quelque mauvais coup contre un autre individu. Leur bonté pour l'un cache un noir projet contre l'autre.

V.

Le haut, puissant et redoutable chancelier d'Allemagne médite donc quelque affreuse et grande scélératesse. Rien n'est petit chez les grands, fut-il dit de la maladie dont mourut Louis XV. Et Bismarck n'est pas connu dans le monde pour avoir des conceptions politiques précises et étroites. On sait ce qu'il a fait dans l'espace de vingt années, ce qu'il a conçu et réalisé pour la Prusse et l'Allemagne, et peut-être ce qu'il rêve encore pour l'empire. En tout cas, cet homme de volonté singulière est de la famille de César: *Nil reptat actum si quid speravit agendum*. Et il lui reste quelque chose à faire. Il existe encore un bout de royaume qui se nomme le Danemark, la Russie possède une frontière allemande, l'Autriche doit cesser d'être germanique, la suppression de la Belgique est devenue un fait nécessaire, et la Hollande, avec ses ports, convient admirablement à l'Allemagne. Ce n'est qu'à ce prix, par la réalisation de ce programme bismarckien, que l'unité de l'empire germanique sera grande et faite, et la paix assurée. On peut même dire que la conception de Bismarck n'est vraiment complète et puissante qu'à ce prix. C'est un problème de frontières naturelles et nationales en même temps qu'un problème de race.

Mais si la réalisation de la première partie du programme a été relativement facile, pourquoi la réalisation de la seconde partie serait-elle absolument impossible? L'Allemagne peut encore plus aujourd'hui qu'hier, il est bien vrai que l'alliance des trois empires a cessé d'exister, et que la Russie n'en fait plus partie. Mais l'Autriche et l'Allemagne viennent de signer une alliance offensive et défensive qui a son importance. Car l'Autriche, poussée à l'Est et se dégoûtant de plus en plus, n'a pas de racine. C'est une bonne vieille fille, aimant y voir l'ancien et le nouveau, oubliant ceux qui la battent, oubliant ceux qui la servent, et pour laquelle le souvenir de Sadova semble n'avoir rien de cuisant. Le mot de *revanche* n'existe pas dans la langue et le patriotisme autrichiens. Ce qui se conçoit fort bien pour une nation composée de pièces bizarres et de morceaux étranges. Seulement, si l'Autriche n'est pas une alliance à dédaigner, surtout par le fait d'anciens jacobins et d'anciens de la Russie, la politique des temps passés et la nature du caractère autrichien disent qu'il ne faut pas compter sur sa bonne foi et sa fidélité à toute épreuve. Croisons aussi qu'une telle alliance de Raton et de Bertrand, dans laquelle l'Autriche ne mangera pas les marrons, ne peut être vue d'un œil agréable par l'Italie. Si l'Italie est une sympathie momentanée pour l'Allemagne, elle a la haine de tout ce qui est autrichien; et les deux voisins, l'Autriche et l'Italie, ont encore des comptes à régler. La botte allongée à des tirants aux mains de l'Autriche, et son revers supérieur, celui qui dépasse le genou et qui s'appelle le Tyrol et le Trieste, veut être affranchi et italianisé. Mais qui sait si Bismarck, assez honnête homme pour vendre ses alliés devenus inutiles, n'a pas promis à l'Italie un morceau de son ennemie scélérate? Humbert, après tout, n'est pas chargé d'enseigner la morale à Bismarck.

VI.

Mais par quel côté commencera-t-il la formidable lutte qui se prépare?

Car une telle lutte se prépare. Bismarck n'a pas fait sa paix avec le Vatican pour rien, et ce n'est pas par amour de l'Autriche qu'il vient de signer avec elle une alliance offensive et défensive. Quant au voyage d'un czarowitch quelconque à Berlin, il ne signifie pas amitié fraternelle. Les souverains, en hiver, ne se rendant pas des visites de bon voisinage et ne voyagent pas pour leur agrément. Il y a une raison majeure et mystérieuse dans leur déplacement, de même que fusaient dans leur sourire. Car, tout en se faisant des protestations d'amitié et de fidélité, ils se trahissent le mieux possible et le plus honnêtement du monde. Et Dieu sait, présentement, que la Russie et l'Allemagne n'ont pas l'une pour l'autre une tendresse bien profonde. Il y a en commencement de chicane à la frontière. Le gouvernement de St.

Petersbourg a rappelé sous les drapeaux les officiers en retraite, et nul n'ignore que la frontière russo-germanique, depuis quelques années, d'un côté comme de l'autre, a été aussi redoutablement fortifiée que la frontière franco-prussienne. Que si la prévoyante Allemagne s'est assurée l'alliance autrichienne et la neutralité bienveillante de l'Angleterre, la Russie, de son côté, ne s'est pas endormie dans une diplomatie sans œuvres. Elle a mis sa patte d'ours dans la main du Sultan, et l'Italie pourrait bien lui souhaiter succès dans ses entreprises. L'Italie doit haïr l'Autriche et ne saurait aimer beaucoup l'Angleterre. Quant à la France, silencieuse et réparée, si elle ne rochère ni guerre ni bataille, si elle vit présentement dans une apparente indifférence à l'endroit de ses voisins et dans une espèce d'isolement républicain, plus soucieuse d'être oubliée militairement que glorifiée, on sait bien que son patriotisme n'a pas fait comme celui de l'Autriche à l'endroit de l'Allemagne et point rayé de son dictionnaire d'honneur le mot *revanche*. Seulement, elle ne se hâte pas, ne se livre point et n'a garde de céder à des impatiences irréfléchies et trop vives. Les amoureux de la Russie ne la font point sortir d'une prudence nécessaire et d'une sage réserve. Mais le traité de Berlin, dans sa pensée et dans sa conscience, sera décliné bien longtemps avant la fin de ce siècle, demain peut-être. Pourquoi non? Car Bismarck, le grand brasseur allemand, si fort avec l'alliance des trois empires et la neutralité anglaise, s'aventure mal en poussant ses projets ambitieux à l'Est ou à l'Ouest. A l'Est, il trouve la Russie; à l'Ouest, en touchant à la Belgique ou à la Hollande, il force l'Angleterre à sortir de sa neutralité égoïste.

Non, ce n'est point en hiver, quand la neige blanchit le sol, que l'on se déclare ordinairement la guerre. Les armées manœuvrent mal dans cette saison, et les hommes sont un peu comme les calmans, dormant en hiver préparant le mal. C'est au printemps, quand les arbres verdissent, quand les passions se réveillent dans les hommes et dans les bêtes, que les armées s'avancent, se heurtent, se massacrent et pronvent que l'humanité est encore dans la voie barbare et la voie sanglante des crimes glorieux et des crimes monstrueux.

Attendons le printemps prochain.

ICI ET AILLEURS.

Exception.—L'article qui suit est reproduit du *Courier des Etats-Unis*.

Mais si nous le reproduisons, ce n'est pas pour prouver que la conduite du Père Dufresne est une erreur en ce pays de liberté, de tolérance et de bon sens, mais plutôt pour constater une exception.

Les prêtres catholiques américains, dans cette démocratie des droits garantis et dans cette Amérique des religions mutuellement respectées, ont l'esprit large, la pensée généreuse et le cœur vraiment chrétien.

Quelques importés de Basse Bretagne, plus zélés que sincères, n'y font pas loi.

Quant au Père Dufresne, il n'a que ce qu'il mérite.

Le Père André Dufresne, prêtre catholique à Holyoke, Massachusetts, est monté en chaire un beau dimanche pour défendre à ses paroissiens d'avoir des relations quelconques avec un ministre protestant qui avait l'habitude de prêcher dans un des faubourgs de la ville, et pour inviter ceux qui auraient pu déjà aller écouter ses sermons, à se repentir et à faire pénitence.

Un des fidèles qui se trouvaient dans ce cas, Joseph Parker, loueur de chevaux et voitures, refusa d'obéir à l'ordre du Père Dufresne, c'est-à-dire de proclamer sa contrition d'avoir entendu prêcher le ministre protestant en question.

En conséquence, le Père Dufresne excommunia Parker et fit défendre à ses ouailles de louer à l'avenir des chevaux ou voitures chez lui.

Car c'est notre droit et notre devoir. Et nous voterons consciencieusement, librement et tranquillement. Car cet acte de citoyenneté est un acte de conscience, d'honnêteté et de liberté.

Pas de bruit et pas de violence! On perd ses droits en abusant, et le devoir est calme et régulier.

Mais comment et pour qui voterons-nous?

Nous le dirons en quelques mots très simples, ainsi que nous le comprenons.

D'abord, nous ratifierons par un oui formel la nouvelle Constitution, qui contient plus d'ordre, de vérité et de liberté que la vieille et folle

nant à son père.

Le défendeur n'a pas contesté les témoignages, mais il a soutenu avoir le droit, en sa qualité de père, d'interdire à ses paroissiens tous rapports avec un membre récalcitrant de l'Eglise.

Le juge Bacon, dans son résumé au jury, a expliqué que la loi du pays ne tolère pas d'intervention ecclésiastique dans les affaires professionnelles d'un citoyen, au-delà de l'excommunication de l'Eglise, ce qui est la limite du châtiment que l'autorité ecclésiastique a le droit d'infliger. Un clergyman ne peut pas défendre aux membres de sa congrégation de donner leur clientèle à qui bon leur semble. Si le défendeur a simplement interdit aux clients du demandeur de se servir des voitures de celui-ci pour venir à l'Eglise, il n'a pas excédé son autorité ecclésiastique; mais si, après avoir excommunié Parker, il a empêché l'emploi de ses voitures pour d'autres objets que celui d'aller à l'Eglise, le plaignant doit être indemnisé des pertes qui sont résultées pour lui de cet empêchement.

Le jury a rendu un verdict de \$3,433 pour le loueur de chevaux."

Meeting.—Demain, à midi, sur l'habitation F. P. Poché, il y aura un meeting démocratique.

C'est dire que les démocrates conservateurs de la paroisse y seront, comme aussi nombre de républicains sages et modérés.

Car le meeting sera non seulement harangué par les orateurs ordinaires de St. Jacques, qui ont déjà leur valeur et leur prix, mais encore par des orateurs distingués de la Nouvelle-Orléans.

Le Lieut. Gouverneur L. A. Wilz, selon toute probabilité, sera présent. M. Alfred Roman viendra. Et d'autres.

Croyons donc que le meeting de dimanche prochain sera un succès démocratique pour notre paroisse. Car le dimanche est un jour de liberté et de repos pour le peuple. Car notre paroisse n'a jamais eu besoin qu'on lui rappelle deux fois son devoir pour qu'elle le remplisse convenablement. Car si nous ne savions point nous affirmer quand l'affirmation est nécessaire, il en résulterait contre nous une fausse appréciation de notre caractère et de notre valeur.

La politique sera toujours une grande sociabilité. C'est par elle qu'on échange ses idées et ses sentiments. C'est par elle qu'on fait valoir ses droits et ses besoins. C'est dans elle que nous voyons et comprenons la cité et la patrie. Quant au meeting politique, qui est l'exercice du droit de la pensée et de la parole, il ne saurait être pour nous qu'un moyen de nous instruire, de nous éclairer, de voir, de savoir et d'être libres. Et lequel de nous, même le plus éclairé, peut entendre sans profit pour lui-même de bonnes et belles paroles, de sages conseils et souvent de hautes leçons de morale et de devoir? L'éloquence a son prix, sa puissance et sa vertu. C'est par elle qu'on instruit, qu'on persuade, qu'on convainc et que l'on élève les esprits et les cœurs au niveau des grandes choses. Religieuse ou politique, académique ou judiciaire, l'éloquence, don divin par qui l'homme est roi et la pensée souveraine, ne saurait être trop appréciée des hommes et trop chère aux démocrates. Les Grecs de la liberté, de la poésie et de l'art, aux beaux temps d'Athènes, quand leur langue fut devenue une admirable instrument de pensée et une délicate musique, faisaient quarante milles héliques pour entendre un discours de Démosthène ou d'Eschine. Quand Cicéron ou Hortensius parlaient au Forum, Rome entière était sur le Forum.

Et vous, jeunes gens?

Croyez-vous que les conseils et les leçons des sages soient indignes de vos attentions et de vos respects?

Est-ce une patrie sérieuse et fière que l'on fait avec une jeunesse ignorante et frivole?

Election.—C'est dans trois jours, mardi prochain, que l'élection a lieu à St. Jacques, notre paroisse, et en Louisiane, notre Etat.

Nous voterons donc mardi prochain.

Car c'est notre droit et notre devoir.

Et nous voterons consciencieusement, librement et tranquillement.

Car cet acte de citoyenneté est un acte de conscience, d'honnêteté et de liberté.

Pas de bruit et pas de violence! On perd ses droits en abusant, et le devoir est calme et régulier.

Mais comment et pour qui voterons-nous?

Nous le dirons en quelques mots très simples, ainsi que nous le comprenons.

D'abord, nous ratifierons par un oui formel la nouvelle Constitution, qui contient plus d'ordre, de vérité et de liberté que la vieille et folle